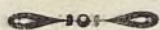


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LES ROMANCIERS ILLUSTRES, HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË, par JULES JANIN (1<sup>re</sup> partie). — SERGE, traduit du russe par le comte DE LONLAY (1<sup>re</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE ET MUSICALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

A peine remises des fatigues de l'hiver, toutes les femmes sont en émoi; depuis plus de quinze jours les directrices des grandes maisons de modes ne savent plus où donner de la tête, tant les commandes leur arrivent pressées et nombreuses. La présence à Paris du grand-duc Constantin est cause de cette recrudescence. On voit éclore de toutes parts les œuvres les plus accomplies du goût et de l'élégance: c'est encore pis que dans la saison des bals, parce qu'alors lorsqu'on avait parlé robes de soir et fleurs tout était dit. Maintenant on est attiré de dix côtés différents, car les fêtes offertes au prince auront des caractères très-variés, et réclameront des costumes fort divers.

La maison Fauvet a redoublé d'activité pour éviter le malheur de refuser des commandes; elle suffit à tout grâce au zèle de ses employés et à son excellente organisation. Elle fait tant de robes nouvelles chaque semaine, qu'on ne comprend pas qu'il soit possible de tant inventer avec un thème aussi invariable qu'une jupe et un corsage; ses robes en taffetas chiné à petits dessins, ornées de ruches à la vieille, en taffetas uni, sont d'une distinction exquise; on les fait à deux jupes, les ruches sont posées en montants sur la seconde jupe, seulement de chaque côté de la ruche court un léger ornement composé de trois minces velours noirs, et, dans tout l'espace qui existe entre les montants des ruches, la soie est couverte de petits velours posés en

travers, qui font échelle sur le taffetas. Nous avons vu cette robe en chiné noir et blanc avec des ruches violettes et des velours noirs, nous l'avons vue en chiné gris et gros bleu avec les ruches bleu uni et les velours bleus; cette dernière est d'un effet charmant. En chiné blanc et gris-lilas avec des ruches de taffetas blanc, elle est plus habillée sans être moins distinguée; avec les taffetas foncés on fait les corsages montants à basque garnie de ruches, à larges manches sur lesquelles court en long une ruche droite; avec les nuances claires on fait le corsage à pointe, sans basque, demi-décolleté et coupé carrément dans une forme Louis XV, qui s'harmonise parfaitement avec ces ruches à la vieille; on pose alors des nœuds de ruban en échelle sur le devant du corsage. Les robes de taffetas uni à deux jupes, avec des bandes de velours noir posées trois par trois sur la seconde jupe et formant quille, sont toujours beaucoup portées. En attendant un été qui semble devoir se faire encore longtemps attendre, les corsages Louis XV encadrant les épaules d'une large bande de velours sont très-seyants, surtout aux jeunes filles; on met le velours noir ou de la couleur de la robe, mais d'un ton plus foncé.

La maison Fauvet a fait nombre de robes de soir pour les réceptions impériales; nous en avons remarqué quelques-unes comme réunissant particulièrement ces qualités si chères à l'élégance: le goût et l'originalité; l'une, destinée à la comtesse de Cler..., en taffetas maïs, couverte de quatre volants bouillonnés en tulle de la même nuance, qui, bordés de marabouts maïs, étaient recouverts par quatre autres volants de magnifique dentelle de Chantilly noire, dont les légers festons s'arrêtant sur les marabouts produisaient un effet merveilleux; le corsage était à pointe; la berthe, ronde, se terminait par l'aérienne bordure de marabouts et de dentelle; les manches, courtes et très-larges, étaient formées avec les mêmes éléments. La comtesse de Cler... ne devait point ajouter de fleurs à cette parure, mais elle avait fait poser sur le corsage huit agrafes de grosses améthystes, qui complétaient admirablement cette belle et riche toilette.

Lady Ten... avait commandé une toilette blanche et noire, en laissant la maison Fauvet la lui composer à son gré; on lui a fait une robe de tulle blanc à deux



tuniques semées d'innombrables petits pois de velours noir; la seconde tunique est relevée avec un bouquet de roses à cent feuilles; le corsage est à draperies avec des boutons de roses à demi ouverts sur les épaules, et un gros bouquet dans le creux de la poitrine. La fille de lady Ter., si connue pour ses magnifiques cheveux blonds et son teint d'une pâleur rosée, devait porter une robe formée de cinq jupes de tulle bleu, une guirlande double de roses de haie blanches, partant de l'épaule droite, traversait le corsage devant et derrière, et venait se rejoindre sous le bras gauche pour se répandre gracieusement sur la jupe dans un désordre apparent, chef-d'œuvre de l'habileté de madame Tilman, qui a fait les roses des deux parures, et y a mis ce je ne sais quoi qui donne la vie à ses fleurs et les fait reconnaître entre toutes les autres. Il y aurait encore bien des descriptions à faire si on voulait passer en revue toutes les merveilles étalées dans les salons de la rue de Ménars; mais nous ne pouvons oublier que voici le mois de mai venu, que beaucoup de femmes s'occupent de leurs chapeaux de printemps, et nous allons leur indiquer quelques nouveautés inédites encore.

La maison Detourpe a été contrainte de quitter le magasin coquet où elle a commencé sa réputation pour un splendide entre-sol de la Chaussée-d'Antin; il lui faut maintenant plusieurs salons pour recevoir dignement sa clientèle, et il semble que les lambris dorés l'aient bien inspirée, car jamais nous n'avons vu chez elle un plus grand nombre de modes nouvelles et charmantes. On portera, dès que le soleil y conviera, beaucoup de paille de riz cousue; ce thème, gracieux par lui-même, est devenu pour madame Detourpe le sujet des plus délicieuses fantaisies; tantôt le chapeau a un fond mou en taffetas de nuance claire, tantôt il a une forme à jours dans laquelle sont passées des coques de magnifiques rubans. Les fleurs des champs sont moins employées que l'an dernier; en revanche, madame Detourpe pose beaucoup de ces charmants bouquets *jardinière* composés d'une pensée, d'un iris, d'une petite rose, de violettes et de feuillages, tels que résédas et lianes. Madame Detourpe, qui a la clientèle de plusieurs grandes dames anglaises, a fait quatre chapeaux délicieux pour lady Ter... et sa sœur la comtesse de Brigh...; les deux chapeaux du matin étaient en paille de riz cousue; l'un portant une couronne de plumes noires frisées, orné de petits velours noirs, avec un dessous orné de sorbier et d'une tresse en velours noir, se faisait remarquer par son originalité de bon goût; l'autre, en paille également, était entièrement recouvert par une fanchon en belle dentelle de Chantilly qui formait des nœuds sur les côtés; le bavolet et les rubans étaient en beau taffetas bleu de Chine, dessous des bluets de la même teinte; les deux chapeaux habillés étaient vraiment deux créations: l'un, en tulle blanc bouillonné, était orné de biais d'un vert changeant et de dentelle noire; une belle touffe de plumes de paon tombait gracieusement

d'un côté; le dessous offrait une fantaisie curieuse et rare, celle de grappes miroitantes semblables à des émeraudes, et formées avec les ailes de ce bel insecte qu'on nomme, je crois, une cétaine; ces grappes font un effet extraordinaire; cela tient de la fleur et de la pierre précieuse. Madame Detourpe, à qui l'on doit l'initiative d'avoir employé les élytres des cétoines dans les modes, a certainement droit à la reconnaissance de toutes les adeptes de la haute élégance. Le second chapeau était remarquable par une originalité d'un autre genre: la forme en était entièrement couverte par une sorte de réseau fait avec les feuilles d'une plante de l'Inde dont le nom compliqué nous échappe; cette feuille, d'un vert doux, très-veloutée et d'une forme délicate, remplit toutes les conditions pour tenir une belle place dans l'ornementation; le parti qu'en a tiré madame Detourpe lui fait le plus grand honneur, et la grâce avec laquelle ce chapeau à feuillages se complète par de petites ruches de blonde ne peut être décrite; il faut l'aller voir, et on aura alors l'occasion d'admirer les produits si variés de cette maison, qui a pris désormais sa place parmi les meilleures de Paris.

Toutes les familles ne sont pas conviées aux grandes fêtes impériales, et Paris est redevenu relativement paisible depuis la dernière avalanche de concerts qui faillit le laisser tout ahuri; c'est la saison de l'année où l'on se réunit le plus en petit comité, autour d'un feu encore allumé, entre les trois tables sacramentelles de la famille: la table à ouvrage, la table à thé et la table à whist; dans ces réunions intimes, le charmant jeu arabe, le *zaïrgué*, obtient un succès qui va sans cesse en augmentant; rien en effet n'est surprenant comme la perspicacité de cette espèce de sorcier mondain qui répond toujours à ceux qui le consultent avec justesse et à propos. *La fleur te cache l'épine*, disait-il dernièrement à un beau jeune homme épris d'une coquette; *un testament te désigne*, répondait-il le même soir à un pauvre spéculateur victime de la bourse, et qui osait cependant consulter la catégorie *fortune*.

On serait tenté de croire à quelque opération du domaine de la magie ou du magnétisme, en recevant de pareilles réponses, si on ne savait que le *zaïrgué* français, composé d'après les mêmes principes que le *zaïrgué* arabe, n'a d'autre mystère que de reposer sur des combinaisons infiniment compliquées et variées; quant à multiplier les citations, cela n'éclairerait pas beaucoup nos lectrices; qu'il leur suffise de savoir que les réponses du *zaïrgué* sont presque innombrables, et qu'en une seule soirée des personnes curieuses en ont obtenu deux cent quarante-cinq sans que rien indiquât que l'on fût près d'avoir épuisé le fonds de sa science ni de son esprit.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.



**Détails du dessin.**

*Première toilette.* — Robe de taffetas mais à deux jupes, la seconde ornée de coquilles de velours noir losangés alternativement, les coquilles surmontées d'un large velours noir et bordées d'une dentelle; le corsage à pointe, montant, ouvert en losange sur un bouillonné de dentelle, un revers bordé d'un velours noir reproduisant la forme des coquilles de la jupe, ce revers terminé par devant par deux longues pattes rondes qui se croisent l'une sur l'autre; manches ouvertes jusqu'en haut, garnies en longueur et autour de velours et de dentelle; manches de dessous bouillonnées, semées de petits nœuds de velours noir; bonnet d'Angleterre orné de roses jaunes à feuilles de velours noir, derrière, nœud noir à longs bouts; col d'Angleterre, gants de chevreau, souliers de satin noir.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas bleu à quatre volants; sur les volants, des losanges de taffetas blanc entourés d'une petite dentelle, et un mince velours noir cousu en treillis sur chaque losange, une dentelle au bord des volants; le corsage montant, fermé, avec un revers garni de dentelle sur lequel est reproduit le losange blanc et noir; les manches, à larges jockeys, ornées de même; coiffure formée d'une tresse de velours bleu faisant couronne, terminée derrière par une haute dentelle; col et manches pagodes en point à l'aiguille; gants de chevreau, souliers de satin noir.

**LES ROMANCIERS ILLUSTRES.****HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË.****I.**

Nous vous dirons aujourd'hui par quelles misères peut passer un grand écrivain, avant de se reposer dans la renommée et dans la gloire! Il ne s'agit plus d'un homme heureux, comme Richardson, qui vit et qui meurt au milieu de toutes les grâces de la vie, et les plus charmantes, honoré, content, glorieux, si ça me et reposé, que l'on dirait une bénédiction; il s'agit d'un écrivain brave et vaillant, mêlé à toutes les luttes de la politique, à tous les orages de l'Église; il s'agit d'un brave homme qui vécut sous le fardeau de la calomnie et de la dette, entre la prison et le pilori; cet homme-là... écoutez-moi, il fut le premier ami de votre enfance et le premier confident de votre première jeunesse... il s'appelait Daniel de Foë! Quelques-uns, parmi nous, qui tiennent à ne rien perdre des gloires françaises, et qui même, au besoin, donneraient à la

France des chefs-d'œuvre auxquels la France ne peut pas aspirer (cependant laissons-les faire : il est juste, il est honorable que sept villes grecques se disputent l'honneur de la naissance d'Homère), ont voulu démontrer que l'auteur de *Robinson Crusô* était de race française. Il venait, disaient-ils, en droite ligne, des persécutions de Louis XIV, lorsque le grand roi retirait aux protestants français les droits que leur avait reconnus l'édit de Nantes. Ce nom de Foë, de Foy, et ce de que portait tout gentilhomme français, c'étaient là des indices, au dire de nos antiquaires jaloux des gloires de l'Angleterre. A quoi bon cependant cette origine française, si véritablement il s'agit de l'Anglais le plus véritablement Anglais du règne de la reine Anne? A quoi bon nous donner la personne de Daniel de Foë, s'il faut laisser à l'Angleterre le chef-d'œuvre dont il est l'auteur, et savoir cet Anglais Robinson Crusô dans son île au milieu des eaux anglaises?

Un jour, comme on parlait, devant un critique anglais, de Molière, il s'écria que Molière appartenait à l'humanité tout entière. Au compte de cet Anglais fanatique, Molière n'était d'aucun pays en particulier, il était l'homme de tous les hommes, et l'instituteur de toutes les nations.

En l'an de grâce 1663, à l'heure éclatante de Louis XIV et du dix-septième siècle français, naquit à Londres, et dans le plus horrible quartier de la vieille Cité, qui attendait le grand incendie, avant de se refaire et de se purifier, un enfant qui était le fils d'un boucher. Humble et triste origine; mais qu'y faire? On ne choisit pas son père, et le petit Daniel, fils d'un boucher, eut d'abord sous ses yeux à peine ouverts à la douce lumière le spectacle abominable dont il est parlé dans Plutarque, traduit par un grand écrivain : « Tu me demandes pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes; mais moi, je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui brisa les os d'une bête expirante, des corps morts, des cadavres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et volaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait?

Les peaux rampaient sur la terre écorchées;  
Les chairs au feu mugissaient embrochées :  
L'homme ne put les manger sans frémir,  
Et dans son sein les entendit gémir.

Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie; qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il apprit à égorger, à dépecer la brebis qui lui léchait les mains! »



Ainsi le pauvre petit Daniel de Foë fut élevé dans la maison du meurtre, sous la loi d'un père que sa profession même privait d'un droit sacré pour un citoyen anglais (le droit de faire partie du jury), dans une atmosphère empestée, au cri lugubre des mourants et des morts, triste et lugubre condition pour un jeune cœur qui ne demande que les douces et poétiques visions ! C'était l'heure aussi où l'Angleterre était la proie et la victime des dissensions religieuses ; l'heure des audaces sans bornes, des insultes sans fin, des résistances héroïques ; la vie était une bataille ; à chaque rue un gibet, une potence, une prison ; la loi anglaise était sanglante, autant que la maison même de Foë le boucher. Ne rêvez donc pas, pauvre enfant, aux jeux de votre âge, aux couronnes de fleurs, aux frais printemps, aux étés pleins de feu, aux sourires maternels ; tout est sombre et farouche en cette maison de Polyphème, et le petit Daniel sera trop heureux s'il passe quatre ou cinq ans dans un pensionnat, tenu par un de ces vieux puritains à la mine austère, au ton nasillard, au cœur de bronze, tels que les inventa Cromwell. Ces sortes de grands fanatiques, impitoyables dans le triomphe, inflexibles dans la ruine, et tout disposés à dire au soleil : « Arrête-toi, soleil ! » lorsqu'ils ont un châiment à infliger, une vengeance à accomplir ; ces puritains d'Angleterre ou d'Écosse dont vous avez lu les prouesses, écrites en lettres de sang, dans le roman, dans le drame, et dans l'histoire, ils ont été les premiers maîtres de Daniel de Foë ; ils ont présidé à ses premières études ; ils lui ont soufflé leurs austères passions ; après avoir dévoré son enfance, ils lui ont dérobé les belles premières années de sa jeunesse ; ils l'ont précipité, jeune homme, au plus fort des luttes politiques et de la violence des partis. Désormais, pas un moment de repos pour le jeune Daniel ; pas un jour de fête ou de répit, depuis qu'il s'est jeté la tête la première en ces abîmes. Ce ne sont que pamphlets, libelles, satires, haines, factions, guerres civiles, juges prévaricateurs, faux témoins et bourreaux. Ils chantaient, en ces temps affreux, d'affreux cantiques dont voici le refrain : « Alarme à toute chair, à toute chair ! Hurlez ! criez ! beuglez ! rugissez ! courbez-vous, chènes superbes ! Rampez, buissons ! Tremble, écume roide et enragée. » Ils n'avaient pas d'autres chansons ; ils n'avaient pas de plus grand plaisir que d'écrire et de publier des choses ainsi conçues : « Tuer n'est pas assassiner ! » *Killing no murder*. Et tant pis pour le faible, et malheur au vaincu, honte au croyant ! Quand ils ne pouvaient pas se pendre et se tuer pour tout de bon les uns les autres, ils se pendaient en effigie, ils se brûlaient en effigie. Ils avaient une habitude : aussitôt que celui-ci avait pris celui-là, celui-ci ouvrait la poitrine à celui-là ; il lui arrachait le cœur, et de ce cœur tout chaud il lui souffletait les deux joues. Aussi bien quelle faute ai-je commise et quel anachronisme, en disant que Daniel de Foë avait eu le malheur d'être le fils d'un boucher ! Son malheur véritable, c'a été de

ne pas suivre, au contraire, cette voie ensanglantée, et de ne pas profiter du métier de son père, pour se faire la main, et pour mettre la main à la sanglante politique de son temps.

## II.

Ce fils de boucher, quand il eut vingt ans, se fit soldat, à la suite de ce duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, et parfaitement digne de son père, tant il était à la fois entreprenant et timide, audacieux loin du péril, et lâche après la défaite ; un vrai bâtard que son père aurait pu légitimer. Ce duc de Monmouth, comme il vit que l'Angleterre était mécontente, et comme il ne vit pas que l'agitation était l'état naturel de sa belle patrie, leva une armée de deux cents hommes, réunit une flotte de deux vaisseaux, et, s'étant proclamé *roi*, il vint se briser contre un régiment du roi Guillaume, qui le fit prisonnier, lui et son armée. Aux premiers rangs de cette armée était Daniel de Foë, Daniel qui se battait pour la liberté de conscience. Il fut pris comme les autres, et Dieu sait s'il resta très-étonné de voir, par cet exemple, la fragilité des grandeurs humaines. Cependant le duc de Monmouth paya de sa tête et de son propre honneur cet instant de révolte. En vain il demanda grâce et pardon (dans une lettre exposée encore aujourd'hui au *British-Museum* de Londres). Ce frivole enfant des licences d'un Stuart éteint ne trouva grâce devant personne, et l'échafaud de son grand-père fut tout l'honneur qu'on lui put accorder. Telle était la férocité des temps qui suivirent Cromwell, la peste et l'incendie. On pendit à tous les gibets les soldats de Monmouth ; mais dans sa frénésie de vengeance, le roi Jacques II eut la chance heureuse d'épargner deux hommes qui tiennent une si belle place dans la littérature anglaise ; Daniel de Foë le soldat du duc de Monmouth, et Richardson son partisan.

On vous a dit ici même comment le sage et pacifique Richardson, éclairé par la peur, s'était hâté de renoncer aux passions politiques, aux violences de la foule, aux violences de l'esprit, et comment il s'était réfugié, à tout jamais, dans le culte et dans le respect des événements acceptés et des faits accomplis. Son contemporain Daniel de Foë fut moins habile et plus courageux que Samuel Richardson. Il était né, certainement, sous un astre belliqueux ; mais il comprit bien vite qu'il y avait pour lui une autre arme que l'épée, et que la plume était aussi une arme offensive et défensive. Ah ! le malheureux ! dans quelle guerre il allait entrer, dans quelles luttes de toute sa vie, et quelle heure abominable il choisissait pour devenir un des combattants de l'Église puritaine ! Écoutez ce que dit un grand historien anglais, un historien moderne, des terribles préventions de Jacques II : « Il portait aux puritains (1) une haine multiple, une haine religieuse

(1) *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II,*



et politique, héréditaire et personnelle; il les regardait comme les ennemis de Dieu, comme un obstacle à toute autorité religieuse dans l'Église et dans l'État, comme les persécuteurs de son père, de sa mère et de ses aïeux. Lui, qui s'était plaint si hautement des lois contre les papistes, il ne pouvait concevoir que l'on songeât à abolir les lois contre les puritains. Lui, qui avait exprimé une juste horreur quand on coupait en quartiers les prêtres de sa religion, il trouvait plaisir aux gémisséments et aux contorsions des covenantaires dont on brisait les membres par la torture! L'éloquent historien rappelle, en même temps, ces terribles dragons de James Graham de Claverhouse, que vous avez vus passer et repasser dans un chef-d'œuvre de Walter Scott, *les Puritains d'Écosse*; mais Walter Scott épargne Claverhouse : il ne dit pas les crimes de Claverhouse, il ne nous a pas montré James Graham de Claverhouse se faisant lui-même un des égorgeurs des covenantaires. Il ne dit pas le supplice de Georges Brown. Georges Brown, un pauvre messager de Lancashire, appelé le messager chrétien, homme honoré, et d'une vie irréprochable, est surpris dans une tourbière; il est sommairement interrogé, convaincu d'être un non-conformiste, et condamné à mort. Cependant sa femme était là, humiliée et suppliante; elle tenait par la main un petit enfant, et l'on voyait qu'elle ne tarderait pas à donner un frère à cette petite sœur. Alors ces soldats, bien qu'endurcis par l'habitude, hésitent et refusent de tuer cet infortuné, du moins en présence de sa femme et de son enfant. Cependant le prisonnier priait à haute voix, quand Claverhouse, furieux du refus de ses soldats, lui fit sauter la cervelle. Alors la femme du martyr, attestant le ciel : « C'est bien, dit-elle; nous réglerons nos comptes au jour du jugement, milord! » A quoi sir James Graham de Claverhouse, en désarmant son pistolet : « Je suis prêt, dit-il, à rendre compte de toutes mes actions; et, quant à Dieu, je m'en charge. » On vous raconte ici les moins horribles histoires de ces guerres impies, où l'on a vu des femmes, des vieillards, des enfants, déchirés et mis en pièces, pendant que les chiens dévorants s'abreuyaient du sang de ces martyrs.

### III.

Eh bien, à voir Daniel de Foë se précipiter au plus fort de ces disputes religieuses et politiques, et réclamer sa part de ces dangers, on dirait que le danger même est un charme pour ce grand esprit; on dirait que le sang humain est à ses yeux une vapeur qui s'agite et qui le pousse en avant. Certes, plus d'un exemple avertissait le terrible luteur des périls de son entreprise. Enfant, il avait entendu raconter que John Milton, le secrétaire de Cromwell, un pamphlétaire de génie, avait été emprisonné et menacé de la peine capitale, pour un discours intitulé *la Défense du peuple anglais*. Donc à l'avance, et à n'en pas douter, il savait les persécutions, les haines, les violences, les condamnations qui l'attendaient. Cependant rien ne l'arrête; une fois que le devoir lui commande, il obéit à l'inspiration; en ce moment d'enthousiasme il allait se perdre, il était perdu, s'il n'eût pas rencontré, dans sa vie, une honnête et douce puritaine de vingt ans, qui consentit à l'épouser, à condition qu'il abandonnerait la lutte et le combat de chaque jour, pour une profession plus humble et plus clémente. O puissance! ô force incroyable des honnêtes et chastes amours! La voix de cette honnête et sincère jeune femme est entendue, et voilà le jeune pamphlétaire, Daniel de Foë, qui brise sa plume à tout jamais, et qui se met à fabriquer et à vendre lui-même, devinez quoi? des bonnets de coton!

Étrange histoire! Ainsi, pendant que Samuel Richardson, le plus paisible et le plus inoffensif de tous les hommes, prête sa presse incendiaire aux furibondes déclamations de lord Warthon, et s'écrie épouvanté : « Quel est ce lion dans mon chemin? » Daniel de Foë, le terrible, énergique et passionné pamphlétaire, oublie, au fond d'un comptoir, les agitations de la place publique; il fabrique, en rechignant, nous avons lâché le grand mot, *des bonnets de coton*, ces paisibles compagnons de la vie honnête et bourgeoise, si bien faits pour le sommeil, pour le repos, pour la méditation. Ne méprisez pas, comme vous le faites, les produits de votre industrie, ami Daniel : ils portent en eux-mêmes les plus chères récompenses d'une bonne conscience; ils attestent l'ordre et le maintien de l'ordre; ils sont l'emblème du père de famille; ils couvrent surtout les têtes bien faites, et revenues de toute espèce de vanité. S'ils fussent restés fidèles au bonnet de coton (puisqu'il faut l'appeler par son nom), tant de contemporains de Daniel de Foë, Rivers, Surrey, More et tant d'autres, ne seraient pas montés sur l'échafaud, Clarendon ne serait pas mort dans l'exil, Butler ne serait pas mort de misère au fond de son grenier, Trevot ne se fût pas exposé à ce procès terrible, et la pétition de la *Légion* n'eût pas fait trembler la chambre des communes. C'est parce qu'il est resté fidèle à cette honnête et paisible coiffure que Samuel Richardson a vécu paisiblement dans tous les enchantements d'une vie innocente, et c'est parce qu'il a cessé trop vite de fabriquer ce moelleux tissu, que surmonte une mèche ingénieuse, que Daniel de Foë se vit exposé à tant et à de si cruels orages de la politique de chaque jour. Mais quoi! toujours des bonnets de coton! toujours le comptoir, le livre de comptes et la pratique bourgeoise, et la prudence du bourgeois de Temple-Bar, à l'heure éclatante où la presse périodique et tous les bruits qu'elle amène avec elle éclatent et fondent la domination toute-puissante de la parole, sur les bords de la Tamise; à l'heure où les plus beaux esprits et les plus fermes courages de l'Angleterre, Addison, Steele,



*Swift, Congrève, Arbuthnot, Gay, Pope, Keng, Prior*, le docteur *Friend*, « les langues de feu de ce temps-là, » se rencontrent ardents à l'attaque, ardents à la défense, et si violents dans leurs vieilles querelles, si cruellement obstinés dans leurs vieilles passions, qu'eux-mêmes ils s'étonnent des coups qu'ils ont portés. Tel, un jeune enfant touche imprudemment d'une mèche allumée à l'amorce d'un canon; soudain le coup part, le boulet vole, et brise au loin toute chose... L'enfant épouvanté regarde, interdit et stupéfait, comme si la foudre l'eût frappé!

Donc, le moyen que sa femme et sa famille naissante obtinssent longtemps du terrible Daniel de Foë la réserve et le silence que réclamait son humble commerce? Il avait beau se sermonner lui-même, et se raconter les douceurs d'une vie innocente, à savoir : la considération des voisins, la tranquillité du ménage, l'avenir des enfants, la tempête épargnant l'humble boutique et frappant les fronts altiers; en vain il voyait venir à lui, d'un pas lent mais sûr, les mille honneurs de la bourgeoisie anglaise : il finit par reconnaître, en gémissant, que pareille vie était insupportable à un homme de sa sorte, à un esprit de sa trempe. Il étouffait dans ce comptoir; il se desséchait dans ce commerce; il sentait fermenter en lui-même cette langue énergique et violente dont il devait faire la langue vulgaire du peuple anglais. Ainsi, quand il entend le bruit des trompettes et des clairons, le cheval de Job frappe du pied la terre, en disant : « Allons! » Rendons cependant cette justice à Daniel de Foë, il lutta longtemps contre le démon qui le poussait; on le vit même un jour, dans une fête de la ville, qui, bien monté sur un cheval richement équipé, prenait sa part de la fête, en sa qualité de marchand. Encore un peu, il était lord-maire à son tour; mais enfin l'étoile des écrivains, cette fois encore, l'emporta sur la mèche des bonnetiers; tout d'un coup Daniel de Foë quitte son comptoir, arrache son enseigne et s'en va, à la façon des chevaliers errants, dans la mêlée où les tories, les jacobites, les hommes de gouvernement, les hommes de l'Église, le roi qui s'en va, le roi qui arrive, appelaient à leur aide les esprits, les plumes, les colères, les passions, les supplices, les confiscations, les épées; tout ce qui tue et tout ce qui sauve : audaces, passions, colères, haines implacables, les lois anciennes, les lois nouvelles, les hommes d'hier, les hommes d'aujourd'hui : Sutherland, Godolphin, Cowper, Halifax, Walpole et le duc de Marlborough; certes, nous étions bien loin déjà de la vente et de la fabrication des bonnets de coton. Il a fait, en dix lignes, la description de Londres en ce temps-là, Daniel de Foë : « Une masse énorme de briques, de poutres, de fumée; une ville sombre, immense, au milieu d'une forêt de mâts; une coupole gigantesque, et toute semblable à la calotte d'un fou! »

A peine il eut quitté sa boutique, sa maison, son commerce, et renoncé à la bienveillante protection de

son enseigne, Daniel de Foë se sentit pris comme on est pris dans quelque engrenage d'une machine implacable; en vain on crie, en vain on appelle à l'aide! au secours! la machine, en tournant, vous emporte et vous brise à chaque angle du carreau, de la poutre ou de la muraille. Il croyait, Daniel de Foë, lorsque le roi Jacques eut pris la fuite et se fut sauvé de son royaume comme un voleur qui a fait un bon coup, et lorsque le roi Guillaume d'Orange, aux acclamations de ce peuple inquiet, qui avait payé si cruellement sa dette à l'anarchie, eut remplacé le dernier des Stuarts, que peut-être il s'en fallait encore de quelques pamphlets tout au plus pour donner au peuple anglais une loi stable, un gouvernement régulier, une existence pacifique, une discipline exacte, et qu'en peu de jours seraient décrétés, reconnus, acceptés, exactement, les droits du citoyen anglais... Il ne s'en fallait pas d'un pamphlet, il s'en fallait d'un demi-siècle, il s'en fallait de la vie entière de Daniel de Foë, il s'en fallait de la vie entière du roi Guillaume et de la reine Anne! On ne fait pas Rome en un jour, non plus que Londres.

« *Tantæ molis erat Romanam condere gentem!* »

C'est un vers de Virgile qui s'étonne de toutes les peines, de tout le génie et de toute la patience divine et humaine qu'exige, en fin de compte, l'enfantement de la ville éternelle. Est-ce donc que nous savons les noms des premiers ouvriers de la grandeur romaine? Est-ce qu'on saura jamais tous les noms des premiers ouvriers de la liberté anglaise? Au contraire, il faut vraiment que Daniel de Foë soit né un homme heureux, pour que son nom et son labeur politique aient échappé à tant de profonde obscurité dont s'enveloppent les premiers efforts de tous les établissements humains.

Venez cependant avec nous, dans New-Palace-Yard, aux premiers jours de janvier 1703; le froid est vif, le ciel est sombre; une brume épaisse descend en pluie; on a peur, on a froid dans cette place abominable où fume encore le sang de tant et tant de victimes des passions politiques. Le matin même de ce jour funeste du 10 janvier 1703, la chambre des communes, toute-puissante, juge dans sa propre cause, et dont l'arrêt est sans appel, a condamné le libelliste Daniel de Foë à toutes les peines, *citra mortem*, c'est-à-dire à toutes les peines qui ne sont pas la peine capitale. Même, voici l'horrible pancarte que chacun peut lire, affichée aux sombres piliers de New-Palace-Yard, qui jouait à Londres le rôle affreux de la Grève à Paris.

« Saint-James, 10 janvier 1703.

» Attendu que Daniel de Foë, autrement dit de Fooë, est accusé d'avoir écrit un pamphlet scandaleux et séditionnel intitulé : *Le plus court chemin avec les non-conformistes*; attendu que cet ouvrage est rempli d'expressions malsonnantes et de mensonges contre le parlement, et qu'il tend à exciter la sédition dans le peuple; le nom de ce Daniel de Foë, ou Fooë, sera









# LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la Maison Gault, Coiffures des Dames Noël, Lingerie de M<sup>me</sup> Bayan.  
Corsets de M<sup>me</sup> Vigoureux, Gants et Parfums de Sagner Laboullée*

Ayuntamiento de Madrid



brûlé par la main du bourreau dans New-Palace-Yard; lui-même il sera pris au corps, et forcé de comparaître devant messieurs du parlement.

» *Signalement dudit Foë ou de Fooë* : C'est un homme de moyenne taille, maigre, âgé de quarante ans ou peu s'en faut, le teint brun, les cheveux d'un brun foncé, mais il porte perruque. Nez aquilin, menton pointu, les yeux gris, un gros poireau au coin de la bouche; il est né à Londres, il était naguère marchand bonnetier dans Freeman-street-Yard.

» Savoir faisons à tous et à chacun que quiconque aura découvert ledit Daniel de Foë, ou Fooë, et l'aura livré à l'un des principaux secrétaires d'État ou des juges de paix de Sa Majesté, recevra une récompense gracieuse de cinquante livres, Sa Majesté ayant ordonné que le paiement des cinquante livres fût fait au révélateur ! »

Et voilà comment les tories et la chambre des communes traitèrent un écrivain dont tout le crime était d'avoir pris la défense des opinions libérales. Voilà comment se vengeait, en ces temps malheureux, plus d'un homme dont tout le soin, hors de ces sanglantes assises, était de se montrer un *gentilhomme accompli dans son esprit et dans ses façons d'agir*.

« With all good grace to grace a gentleman... »

Ainsi traqué par la toute-puissance du corps politique le plus violent qui ait pesé sur les destinées de l'Angleterre, son image à l'encan, et sa liberté mise à prix, Daniel de Foë, le pamphlétaire, eût tenté vainement de se soustraire au sort qui l'attendait. Jeffrys, le juge abominable qui s'était fait le délateur de la moitié de sa nation pour la faire égorger par l'autre moitié, Jeffrys était mort sous l'exécration publique, en laissant un nom éternellement déshonoré; mais les lois qu'il avait commentées avec le glaive, mais ses institutions de délation et de meurtre judiciaire subsistaient à la mort de ce misérable; du fond de sa tombe il dressait encore ses embûches aux libres penseurs, et Daniel de Foë finit par y tomber. Il fut dénoncé, il fut livré à ses juges, il fut traîné à la barre de cette assemblée qui l'avait condamné à l'avance, et, cette fois, il s'entendit condamner au pilori, à la prison, à l'amende, une amende de trois mille cinq cents livres (soixante-dix mille francs de notre monnaie).

Appelons les choses par leur nom, cette amende était bel et bien une belle et bonne *confiscation*; il fallut la payer, elle fut payée, et Daniel de Foë et sa famille y perdirent tout à fait leur dernière espérance! Hélas! et de cette ruine inexorable, l'infortuné Daniel, malgré tant et tant de travaux, et même par ce chef-d'œuvre appelé *les Aventures de Robinson Crusô*, ne se releva jamais.

JULES JANIN.

(La suite au prochain numéro.)

## SERGE.

### I.

Les clochettes résonnaient avec monotonie, la voiture avançait lentement sur le chemin tortueux, et le voyageur, plongé dans ses réflexions, contemplait la route déjà couverte de neige.

On était à la fin d'octobre, à cette époque indécise où la nature semble hésiter entre l'été et l'hiver; où il n'y a pas encore de bal à Pétersbourg, mais où les soirées ont déjà commencé, époque de poésie sauvage et de réunions peu nombreuses. On ne peut se dissimuler qu'il est fort ennuyeux de voyager en Russie. Ce sont partout les mêmes inspecteurs aux relais, les mêmes diligences de première classe, les mêmes côtelettes et le même pain d'épice; voilà le mouton de Valachie, les cuirs de Tayok, le chti (1) tellement épais qu'on peut à peine le verser de la tasse. Voulez-vous manger, voulez-vous vous arrêter pour la nuit, vous ne le pouvez pas, il n'y a plus de place pour vous, on a tout dévoré, et il faut continuer votre route sans vous reposer. Voyez les passants; ce sont toujours les mêmes : des militaires, des employés, des enfants ou des Allemands. Voilà la télèga (2), qui traîne le paysan russe; le britska, qui emporte le propriétaire; la grande berline, qui s'avance fièrement comme un riche négociant; la dormeuse c'est le grand seigneur, la calèche c'est un général; enfin voici par derrière le gros marchand, la diligence, qui, après vous avoir laissé boire quatorze tasses de thé au relais, vous fait l'aumône d'une place sur la banquette.

Cela vous amuse pendant une demi-heure. Mais enfin commence l'ennui véritable, rien ne vous distrait plus; vous quittez la grande route et vous prenez un chemin de traverse.

Il n'y a plus qu'ennui, toujours ennui! La route devient de plus en plus mauvaise, les chevaux plus difficiles, et c'est à peine si vous pouvez arriver. Il fait un temps affreux et horriblement triste.

Heureusement que mon voyageur était amoureux. Devant lui s'étendaient des champs couverts de neige, çà et là quelques sapins; le tableau vous est déjà connu. A droite s'élevaient deux ou trois chaumières. Le ciel était gris; l'air très-froid. La voiture se trainait sur la route, et mon voyageur se perdait dans ses réflexions, et... se frottait les côtes.

Il se nomme Serge. Il va à la campagne. Il est mi-itaire, quoique d'un caractère peu guerrier. Il est d'un bon naturel, c'est un élégant hussard. Vous l'avez vu partout. Sa stalle au théâtre est toujours au premier

(1) Soupe à la choucroute.

(2) Charrette russe.



rang, auprès de quelque personne importante; il lorgne les jolies femmes et se permet des signes d'intelligence avec les danseuses. Il porte toujours des épaulettes neuves, même sur ses vieux uniformes. Il n'est ni bien ni mal, ni spirituel ni bête, ni riche ni pauvre; il occupe dans le monde une place assez distinguée, grâce à son habileté constante à danser toujours avec la femme à la mode, et à se lier avec les élégants qui viennent de l'étranger briller dans nos salons. Il a lu Balzac et connaît Shakspeare de nom. Quant aux sciences, il a quelque idée du parlement de Londres, de la forteresse de Bibbac, du sucre de betterave, des voitures de pairs et de lord Londonderry. Mais maintenant occupations, bals, livres, théâtre, tout est oublié. Cinq mazurkas, trois quadrilles et deux valse ont à jamais décidé du sort du jeune homme. Des yeux noirs, une riche toilette, des boucles soyeuses ont captivé son cœur. Non-seulement Serge s'est persuadé qu'il est amoureux, mais encore il a su le persuader à tous ses amis. On s'est mis à le plaindre et à le faire passer pour un modèle de fidélité. Il est devenu un homme important, le sujet de toutes les conversations, et en effet il suit partout celle qu'il aime, au bal, au théâtre, aux montagnes russes, à la promenade, où, au risque de se geler le nez et les doigts, il se promène en simple frac. Il y a longtemps qu'on n'a vu à Pétersbourg un homme aussi épris. Chacun s'accorde à le louer et à le plaindre, quoique nul ne le comprenne.

La voiture avançait toujours lentement. Serge fumait, soupirait, gémissait, s'en prenait à son domestique du mauvais temps, grondait le postillon et pensait à sa bien-aimée. Il se souvenait de tout le passé, songeait à leurs longues conversations, à leur adieu touchant, au dernier serrement de main; et un sourire de contentement, interrompu par les cahotements de son équipage, se peignait involontairement sur les traits de son héros.

Enfin, après qu'il eut longtemps marché et grondé, des toits commencèrent à paraître à l'horizon.

Serge arrivait chez lui; il s'arrêta devant sa maison avec tout l'orgueil d'un propriétaire.

## II.

Dans un grand fauteuil était étendue une jeune femme devant une table à écrire couverte de mille jolis riens. Sa main jouait avec les coins d'une feuille de papier rosé, tandis que sur ses livres brillait un cachet aux armes de comte.

Billet doux d'une femme! Heureux celui qui, en te recevant, te porte à ses lèvres, te lit longtemps et peut te contempler avec ivresse! Mais, hélas, où t'envoles-tu, infidèle? Quel secret d'amour, quel chagrin du cœur renfermes-tu? Que de poésie dans tes pages, que de charme dans tes paroles enivrantes!

La jeune femme sonna; un domestique en livrée entra. « Portez cette lettre à la direction du théâtre,

lui dit-elle, afin que j'aie absolument une loge pour demain. Voyez si monsieur est à la maison. »

Voilà donc le secret de Serge; elle est comtesse, mariée, et vertueuse. Mais est-il possible que la passion du jeune hussard n'ait point touché son cœur? Non. Elle l'estime, elle l'aime sincèrement comme un ami de bal, comme un danseur de mazurka. Mais il y a des devoirs, un vieux mari, et la réputation... Du reste, Serge n'a pas fait de grands efforts; trois fois par semaine il compromet régulièrement la jeune comtesse par ses regards et ses soupirs, mais tellement en public, d'une manière si ouverte, que sa réputation n'en souffre nullement; tout le monde sait qu'il aime sans espoir. Enfin il vient de partir pour se guérir de sa passion et de ses dettes. Son départ a un peu affligé la jeune femme. Et c'est pour se distraire qu'elle veut aller au théâtre, d'autant plus qu'on donne un opéra nouveau dont les décorations sont magnifiques.

Elle se prit à réfléchir d'abord à sa vie sans bonheur, puis à un bonnet, enfin à Serge...

C'est une jolie femme que vous avez sans doute vue souvent, et, si vous la connaissez, vous avez certainement songé à elle, lorsque votre âme s'attendrissait. Sa petite main blanche soutient sa charmante tête, et ses yeux noirs et rêveurs se portent avec distraction sur une figure de porcelaine de Chine.

Elle est jolie; cette parole contient toute une histoire. Faut-il raconter comment dès son enfance elle goûta les douces joies, comment devant elle fut toujours déroulé le tableau du grand monde, comment elle fut graduellement préparée aux séductions de l'esprit et du cœur, auxquelles elle était destinée par les convenances? Elle lit aussi Balzac, mais n'a jamais entendu parler de Shakspeare. Le monde, auquel elle a été sacrifiée, a étouffé en elle beaucoup de bons sentiments, l'a entourée de chaînes lourdes et froides, et jetée dans les bras d'un vieux mari qui l'a achetée au prix de sa grande fortune. Elle ne pense jamais à ce qu'il y a d'affreux dans sa position, et passe sa vie à se parer et à danser. Elle ne songe même pas à l'amour. En aurait-elle le temps? Le matin elle se promène, va dîner en ville, puis assiste aux représentations du théâtre français. Le temps coule rapidement, et la vie se passe à changer de toilettes.

La porte s'ouvre. Un homme de cinquante ans, vêtu de noir, entre. Il baise la main de la jeune femme, et se met à marcher dans la chambre.

« Es-tu sortie?

— Oui.

— Fait-il beau temps?

— Très-beau.

— Froid?

— Oui.

— Il y a, je crois, quinze degrés?

— C'est vrai.

— Y avait-il beaucoup de monde hier au raout?

— Comme toujours. Adèle a beaucoup vieillie. La



comtesse B... était moins bien mise qu'à l'ordinaire. On y voyait aussi quelques personnes de Moscou qu'on reconnaissait tout de suite. Et toi, as-tu joué?

— Oui.

— Qu'as-tu fait?

— J'ai perdu.

— Beaucoup?

— Non, une bagatelle.

— Quel beau temps!

— Oui.

— Un peu froid cependant. Mais il faut que je sorte. Adieu.

— Adieu. »

Le vieillard lui baisa de nouveau la main et sortit.

Cette conversation se renouvelait chaque matin.

Le soir, elle trôna au théâtre avec une élégante coiffure de velours noir. Auprès d'elle était une personne d'une quarantaine d'années, qu'à sa mise simple on reconnaissait pour une dame de compagnie. Amie d'enfance et parente éloignée, elle demeurait avec la jeune femme. Des jeunes gens élégants se succédaient dans la loge, critiquant la pièce et arrangeant leurs cravates en faisant beaucoup de frais. Serge était oublié.

Et Serge, pendant ce temps, secoué dans sa mauvaise voiture, grondait son domestique parce qu'il faisait mauvais temps, se fâchait contre le postillon, pensait à celle qu'il aimait, et se rendait dans sa terre.

### III.

« Venez vite, mes amis; notre jeune maître est arrivé! criait le maître d'hôtel de Serge en frappant à la fenêtre d'une maison de paysans.

— Vraiment! reprit une grosse voix de basse-taille.

— Ah! je vais donc revoir celui que j'ai nourri!

— Surtout faites attention à apporter vos cideaux. »

Le lendemain, dès l'aube, les paysans se présentèrent à la porte du jeune seigneur, apportant les uns des œufs, d'autres du miel, quelques-uns les mains vides. Le maître avait fait sa barbe et s'appuyait d'un air important sur un bâton coupé dans le bosquet voisin, bâton connu par bien des dos. Le greffier, ayant pris d'avance sa ration de tabac, mis, dans sa précipitation, son gilet de travers, et s'étant refusé son verre de rhum, attendait son seigneur en se vantant d'avoir déjà plusieurs fois causé avec lui, et d'avoir eu l'honneur d'être appelé par lui imbécile, parce qu'il avait trouvé les appartements trop froids. Le maître d'hôtel se promenait avec agitation devant la foule en appelant chacun par son nom :

« Eh bien, mon vieux Trophime, comment va la santé? Tu veux te marier? Tu auras une femme. Nous jouerons à ta noce. Mes amis, je vous préviens qu'il ne faut pas ennuyer notre maître par des demandes; il ne les aime pas. Et toi, Élie, ta santé est bonne? Ah! Gabriel, tu veux un bois? eh bien, tu l'auras. »

Enfin, la porte s'ouvrit, et Serge parut sur le seuil.

Les hommes s'inclinèrent jusqu'à terre; ce qui plut à Serge, tout en l'embarrassant un peu. Il ne savait trop comment entamer la conversation avec ses paysans; enfin, il se décida :

« Bonjour, mes amis, comment vous portez-vous?... »

— Puissions-nous longtemps jouir de ta présence! Nous t'avons longtemps attendu. Permetts-nous de t'offrir nos dons. Nous sommes heureux de tes bienfaits.

— Et comment vont vos affaires? Serge prenait l'air d'importance d'un homme de loi.

— Ah! l'automne décidera de notre récolte : que Dieu nous donne du pain, et nous l'en remercierons ainsi que toi. S'il en est autrement, il faudra se résigner.

— Êtes-vous contents de votre intendant?

— Nous n'avons pas trop à nous en plaindre; ce n'est pas qu'il ne nous gronde et ne nous batte même de temps en temps; mais vous savez que, sans cela, cela ne va pas.

— Je vous remercie de vous faire aimer des paysans, » reprit Serge avec importance en se tournant vers l'intendant.

Celui-ci salua avec respect.

« Mes amis, continua le jeune homme, travaillez bien, aimez-vous les uns les autres, allez à l'église, respectez vos supérieurs, et vous serez tous heureux. »

Serge avait lu madame de Genlis.

Les paysans firent un signe de reconnaissance. L'un d'eux voulait parler, mais les autres le tirèrent par son habit. Nul ne rompit le silence. Enfin, le maître reprit :

« Rappelez-vous ce que je vous dis.

— Nous sommes tes paysans, nous sommes tes enfants; tu es notre père. »

« Quel bon maître! dirent les paysans en se retirant; il parle si bien qu'il n'y a rien à redire. »

Serge se mit à table fort content de lui. Deux maîtres d'hôtel, l'un ancien perruquier, l'autre peintre retiré, le servaient à l'envi, se surpassant l'un l'autre par leur zèle, et racontant à leur maître les folies de son grand-père défunt.

### IV.

Dans notre siècle civilisé, tout le monde sait ce que c'est que l'architecture. Il n'y a que le village de Zoubtsoff où ce mot soit tout à fait inconnu.

Ce village est situé sur le penchant d'une colline, non loin d'un étang fangeux sur lequel l'économie industrielle a trouvé le moyen d'établir un petit moulin dont les roues monolones parlent éternellement le même langage, comme il arrive si souvent dans le monde. En descendant la montagne, le voyageur s'arrête involontairement, frappé de l'étrangeté du spectacle qui se déroule devant lui. Parmi les touffes d'arbres s'élèvent une masse informe de toits, de cheminées, de bois et de fenêtres. Pendant longtemps il ne peut s'expliquer ce qu'il voit. Est-ce un bateau en construction, un phénomène quelconque, ou un souvenir



de l'arche de Noé? Enfin, il finit par supposer que c'est tout simplement une maison. Il approche et voit qu'il a deviné juste.

Mais quelle maison! quelle forme originale parmi toutes celles qui l'entourent! Sa façade forme un angle. Sur les murs de bois se dessinent des fenêtres placées sans aucune symétrie. Des deux côtés de cette façade s'élèvent des bâtiments dans le plus grand désordre. En un mot, figurez-vous le chaos le plus complet, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la maison que je vous dépeins.

Traduit du russe par le C<sup>te</sup> DE LONLAY.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

## VARIÉTÉS.

Nous empruntons au *Courrier de Paris* quelques détails sur le séjour à Toulon du grand-duc Constantin; la spirituelle narration de M. Armand Barthet aura certainement beaucoup d'intérêt pour nos lectrices :

« Les prétendues fêtes nautiques qui devaient célébrer à Toulon l'arrivée du grand-duc Constantin n'ont pas même existé à l'état de programme. Le prince voyage pour s'instruire surtout. Arrivé à Toulon vers trois heures de l'après-midi, il n'a pour ainsi dire fait, depuis ce temps-là, que visiter l'arsenal, où il passe la majeure partie de ses journées, et les divers bâtiments de la flotte, qu'il examine dans tous leurs détails, avec la conscience et l'intelligence d'un marin.

« Sollicité par madame Dubourdieu, la femme du préfet maritime, qui voulait lui présenter quelques notabilités féminines, il répondit que, puisqu'il devait assister au bal donné jeudi à la préfecture, il choisissait ce jour-là pour avoir le plaisir de faire connaissance avec ces dames. Jusque-là, le mardi et le mercredi, il passa ses soirées au théâtre; ce qui témoigne de sa part un goût musical ultra-prononcé. Chacun sait ce qu'est un théâtre de province, et ce n'est pas à Toulon que les dilettanti se donneront jamais rendez-vous. Du reste, une salle petite et malpropre, mais éblouissante, ces deux soirs-là, de toilettes et d'uniformes. Des gants blancs jusqu'aux mains de la femme assise au contrôle!

« Le jeudi, le prince est allé dîner à bord du magnifique bâtiment *la Bretagne*, de 140 canons, vaisseau amiral de l'escadre. Il soufflait un mistral violent, et ce n'est pas sans peine qu'il a pu accoster. Il était accompagné, entre autres personnages, du général Tottleben.

« Le long du chemin, à mesure que l'avis à vapeur monté par le grand-duc passait devant les bâtiments

de l'escadre, les tambours battaient aux champs, les matelots, grimpés dans les haubans ou debout sur le bastingage, criaient : Vive l'Empereur! et depuis les premières hunes jusqu'à la pointe des mâts, les pavots resplendissaient au soleil et frissonnaient au vent. Un vent agaçant, mais un beau soleil : les pantalons blancs courent les rues, et j'ai cueilli hier matin des roses à Saint-Mandrier, dans le jardin de l'hôpital maritime.

« Quelques heures après, la foule, une foule des Champs-Élysées les jours d'illumination, se pressait aux abords des trois salons de la préfecture maritime. Trois salons, ni plus ni moins, mais trois salons grands comme la main. Entassez là dedans les états-majors de la flottille russe et de l'escadre française, les officiers de l'armée de terre, toutes les autorités n'importe à quel titre, les notabilités à leur tour, — laissez maintenant de la place aux dames, qui étalaient sur trois rangs la gaze bouffante de leurs robes, et vous trouverez comme moi que les sardines sont à leur aise dans leurs petites boîtes plombées. Cet inconvénient d'une foule trop grande dans un espace si étroit était un grand dommage. Rien de resplendissant comme cette réunion d'uniformes et de broderies. Plus de vingt grands cordons, des sautoirs par centaines, et des croix à l'infini.

« Le prince est arrivé de bonne heure. Avec lui, un des chambellans de l'empereur son frère, l'état-major de l'escadrille, et, le plus remarqué après l'Altesse, le fameux général Tottleben, ce moderne Vauban. Le prince a ouvert le bal avec madame Dubourdieu.

« C'est un homme de vingt-neuf ans, et paraissant encore plus jeune. A peine si ses lèvres s'ombragent d'une légère moustache blonde. Il a l'abord froid, l'œil fixe, et quelque chose à la fois de fin et de glacial qui étonne dans un si jeune âge. Mais si un sourire vient éclairer cette physionomie que l'on trouvait dédaigneuse ou sévère, ce n'est plus le même homme. La sympathie, qui s'éloignait, revient à pleines voiles, et dans sa main, tendue avec une affection et une cordialité juvéniles, on sent toutes les attractions que peut exercer un homme si imposant avec son calme, si séduisant avec un geste. Il n'est pas grand, — cinq pieds trois pouces environ, — et on le trouve petit en songeant à son père; mais son visage est d'une distinction rare, que ne rehausse pas, mais que ne détruit pas non plus un binocle qu'il se place sur le nez, et qu'il garde même en dansant.

« Sur son uniforme de grand amiral, il portait, en outre, des innombrables croix ou médailles qui décoraient toute poitrine russe tant soit peu bien apprise, le grand cordon bleu de Saint-André, ordre, comme on sait, presque exclusivement réservé aux membres de la famille impériale.

« Le général Tottleben, qui a tant fait parler de lui, et qui attirait pour une bonne part les regards de l'assemblée, est un grand gaillard bien bâti, de quarante ans environ, le front un peu dégarni, ce qu'il dissimule



de son mieux en ramenant sur sa tête des mèches latérales. Figure commune, ce qui prouve qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et danseur intrépide, ce qui lui a valu d'excellentes notes parmi les dames de Toulon.

» Aujourd'hui, le prince a continué ses visites ou plutôt ses études à l'arsenal et dans le port. On prétend qu'il met chaque soir sur les dents deux ou trois secrétaires chargés de rédiger ses notes. Il veut tout voir, tout comprendre, tout approfondir. Cette curiosité a même donné lieu à un incident singulier. Dans l'arsenal, qu'il visitait ce jour-là pour la première fois, on avait cru devoir, par une délicatesse diversement appréciée, masquer un trophée de canons. Il demanda ce que c'était. Le préfet hésita à répondre. Insistance du prince. Enfin, forcé dans ses retranchements, l'amiral Dubourdieu expliqua que c'étaient des canons rapportés de Sébastopol. — Et pourquoi les cacher ? fit le prince. Si vous venez à Saint-Petersbourg, vous pourrez voir tout à votre aise nos trophées de 1815.

» Je n'imagine pas, après cela, puisque le grand-duc va à Paris, que l'on mettra dans des fourreaux les drapeaux russes qui pavoisent l'église des Invalides. »

\* \* VESTIGES DU PASSÉ. — Voici quelques détails intéressants sur les fossiles antédiluviens du British-Museum :

« De curieux fossiles, débris de grands animaux antédiluviens, découverts dans ces derniers temps aux environs d'Ilford, en Angleterre, viennent d'être transportés au Musée britannique à Londres, qui possède déjà tant de merveilles du monde primitif.

« C'est au British-Museum, ajoute le *Phare*, qu'existe le squelette de *megatherium* le plus complet que l'on connaisse. Ce léviathan des mammifères antédiluviens a 25 pieds de longueur ; son épine dorsale, massive et dentelée, ressemble à des créneaux ; sa queue, longue de près de 40 pieds, pèse plus de 300 livres ; ses pieds, conformés comme ceux des quadrumanes, font croire que cet animal, d'un poids probable de 42 à 45 milliers, avait la faculté de grimper sur les rochers.

« Cette monstrueuse bête, que le sol ne pourrait plus nourrir, dévorait le monde, à ce que rapportent les traditions scandinaves, et Dieu, prenant en pitié la création, produisit le cataclysme qui fit disparaître de la terre une race animale d'un si insatiable appétit.

« On voit aussi au British-Museum des fossiles d'autres animaux gigantesques de la nature primitive, qui ont été, comme le *megatherium*, ressuscités à la science par Cuvier, et que son génie a su recomposer : le *dinotherium*, le *mastodonte* et le *mammouth* ; le premier, de l'espèce des tapirs ; les deux derniers, de l'espèce des éléphants.

« A côté de ces colosses se trouvent des ossements fossiles d'animaux énormes appartenant au même âge du globe, et également restitués par Cuvier : le *palæotherium*, qui tient à la fois du rhinocéros, du cheval et

du tapir ; le *lophiodon*, sorte d'hippopotame ; l'*anaplotherium*, qui ressemble à l'âne ; l'*anthracotherium* et le *cheropotame*, qui ont quelque chose du porc ; l'*adaptilis*, qui est une sorte de grand hérisson.

» Les collections de fossiles d'amphibies et de reptiles appartenant à des races éteintes ne sont pas moins curieuses. Ce sont des *sauriens*, qui atteignaient jusqu'à 80 pieds de longueur ; le *megalosaurus*, sorte de lézard ; l'*ichthyosaurus*, lézard-poisson qui avait quatre rames au lieu de pattes ; le *plesiosaurus*, lézard par le corps et cygne par le cou ; le *pterodactyle*, sorte de dragon ou de harpie, ayant des ailes et un corps garni d'écaillés, l'un des animaux antédiluviens les plus extraordinaires qu'ait retrouvés le génie de Cuvier. »

\* \* Le comité de la Société des gens de lettres, jugeant les pièces qui lui ont été adressées pour le concours des prix Véron, a réservé : dans la section de poésie, quatre pièces ; dans la section des nouvelles, quatre morceaux, et un seul dans la section du discours sur la critique littéraire. Aucune des études sur madame de Girardin n'a paru mériter une distinction. Nous donnerons, prochainement, le résultat définitif du concours.

\* \* Les Parisiens ne verront plus le pittoresque costume du prince Danilo. Le prince monténégrin vient de partir pour Vienne.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE ET MUSICALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : *Camma*, tragédie en trois actes, par M. J. Montanelli.

L'œuvre de M. Montanelli a obtenu un succès qui est l'histoire littéraire de la quinzaine ; jamais le Théâtre-Italien n'avait retenti de plus d'applaudissements ; jamais madame Ristori n'avait ramassé tant de couronnes ; l'ovation a été complète pour l'auteur et son admirable interprète ; cette soirée a été une de ces fêtes de l'art dont on conserve longtemps le souvenir.

Le sujet historique et si profondément dramatique de *Camma* convenait merveilleusement au talent de M. Montanelli ; il l'a exposé en scènes simples et grandioses, écrites avec le lyrisme harmonieux et inspiré des vrais poètes ; la noblesse ne lui a jamais fait défaut ; il a souvent rencontré la passion dans ses plus beaux élans et dans sa plus belle manifestation : la passion dans la vertu. *Camma* en effet est le type de l'épouse fidèle ; fidèle jusqu'à la mort ; fidèle jusqu'à vouloir venger son époux au prix de sa vie.

Plutarque raconte l'histoire de cette héroïne de la



foi conjugale dans son langage noble et précis; après lui, Amyot nous la redit avec tout le charme de son style; voici son récit :

« Il y eut jadis, au pays de Galatie, deux des plus puissans seigneurs, Sinorix et Sinatus, desquels Sinatus avoit épousé une jeune dame qu'il avoit prise fille, appelée Camma, fort estimée et prisée de quiconque la connoissoit, tant pour la beauté de son corps comme pour la fleur de son âge, mais encore plus pour son honnêteté et sa vertu, car non-seulement elle aimoit son honneur et son mari, mais aussi estoit prudente, magnanime et singulièrement aimée des sujets pour sa bonté et sa douceur; et qui la faisoit encore plus regarder et renommer, elle estoit presbtesse, religieuse de Diane, — chez les Celtes Koridwen, — à laquelle les Galates, anciennement, avoient singulière dévotion, ce qui estoit cause qu'on la voyoit souvent es sacrifices publics et solennelles processions parée et accoustrée magnifiquement. Sinorix en devint amoureux; il commit un malheureux acte, car, d'aguet propensé, il tua Sinatus, et, peu d'espace de temps après, il alla demander Camma en mariage. Elle faisoit sa demourance dedans le temple, et ne supportoit pas la malheureuse forfaiture qu'avoit commise Sinorix que d'un cœur abattu et failli, qui ne fit qu'émouvoir les gens à pitié; ainsi, avec un courroux couvert en elle-même, n'attendoit autre chose que l'occasion de s'en pouvoir venger; de l'autre côté, Sinorix estoit assidu à la solliciter et prier, lui alléguant des raisons qui sembloient avoir quelque honneste couleur, qu'il s'estoit toujours montré plus homme de bien en toutes sortes que Sinatus, et que, ce qui l'avoit induit à le tuer, c'estoit la véhémence de l'amour qu'il lui portoit à elle, non pour aucune meschanceté.

» La jeune dame, du commencement, lui fit des refus qui ne furent point trop rudes, et sembloit que tous les jours peu à peu elle s'allast amollissant, d'autant mesmement que ses parens et amis estoient ordinairement après à la persuader et forcer de consentir à ce mariage pour faire plaisir à Sinorix, lequel avoit grand crédit et grande auctorité au pays; tant que finalement elle y consentit; et l'envoya querir qu'il vint vers elle, afin qu'en la présence de la déesse mesme le contract du mariage fust passé, et les espousailles solennisées. Quand il fut arrivé, elle le receut gracieusement, et l'amena à l'autel de Diane, là où elle respendit à la déesse un peu d'un breuvage qu'elle avoit préparé dans une coupe, puis en beut une partie, et bailla l'autre à boire à Sinorix. Le breuvage estoit de l'hydromel empoisonné; et quand elle vint qu'il l'eut tout beu, alors jetant un gémissement haut et clair, et faisant la révérence à sa déesse : « Je t'appelle à témoins, dit-elle, très-honorée déesse, que je n'ay survécu à Sinorix pour autre intention que pour voir cette journée, n'ayant eu ne bien ne plaisir de la vie en tout le temps que j'ai vescu depuis, que l'espérance de pouvoir un jour faire la vengeance de sa

mort, laquelle aiant maintenant faite, je m'en vais gayement et joyeusement devers mon mari. Mais toy le plus meschant homme du monde, donne ordre maintenant que tes amis et parens, au lieu de lict nuptial, te préparent une sépulture. » Le Galatien aiant ouï ces propos, et commençant desjà à sentir que le poison fesoit son opération et lui troublait tout le dedans du corps, se fit mettre dedans une litière, et ne sceut si bien faire que le soir mesme il ne rendit l'âme; et Camma aiant passé toute la nuit, et entendu comment il estoit desjà trespasé, s'en alla volontairement et gayement hors de ce monde. »

Madame Adélaïde Ris'ori est admirable d'un bout à l'autre de ce rôle émouvant; elle a des attitudes, des jeux de physionomie, des accents à enlever la salle. Lorsqu'à la fin du premier acte un secret instinct l'avertit que Sinorix est le meurtrier de Sinatus, elle se dit : *C'est lui!* avec une intonation où elle sait faire passer tout le désespoir et la soif de vengeance qui la possèdent. Elle se montre comédienne sans égale dans la scène où elle arrache au meurtrier l'aveu de son crime en employant les ressources de la dissimulation la plus adroite et la plus consommée; elle nuance avec un art infini les deux faces de son rôle en ce moment; elle avoue à Sinorix son étrange passion pour l'assassin inconnu de Sinatus de façon à introduire la vraisemblance dans un sentiment qui la comportait bien peu; puis, quand le coupable, séduit, fasciné, convaincu, se déclare, elle a des mouvements de joie contenue terribles, elle fait passer un frisson dans toutes les veines quand elle dit : *Je tiens ma proie*, et ce beau vers, en regardant sortir Sinorix :

Mostro! il talamo tuo sara la tomba!

Elle seule pouvait, à la fin, représenter la mort de cette noble femme, qui, ayant vengé son mari, s'en alla *« volontairement et gayement hors de ce monde. »* Son agonie est sublime; ce n'est pas la victime acceptant son sort avec une soumise et froide résignation, c'est une héroïne ferme et touchante, accueillant la mort comme une délivrance, avec le divin sourire de la foi.

« Enfin, dit-elle, voici la mort! ô le beau moment! »

Belle expression d'une âme aspirant au ciel, que M. Montanelli a recueillie, dit-on, sur les lèvres de M. de Lamennais mourant; véritables paroles d'un croyant, dignes de ce grand esprit.

Madame Ristori a été rappelée onze fois; le plancher de la scène, transformé en parterre, témoignait de l'enthousiasme inouï du public; la dernière fois la glorieuse Camma a ramené, en lui faisant une douce violence, le poète ému, auquel ce moment a dû payer une partie des amertumes de l'exil.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.